

# La Semaine Religieuse

DE  
Québec

VOL. XXI

Québec, 6 février 1909

No 26

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

## SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 401. — Les Quarante-Heures de la semaine, 401. — Nominations ecclésiastiques, 402. — « Irish Indulgence », 402. — Lettre au clergé de Burlington, 403. — Les châtiments célestes, 406. — Une fédération catholique à Québec, 407. — Le Patronage Laval, 408. — Le Modernisme, 410. — Le « Métier de Saint », 410. — Bibliographie, 414.

## Calendrier

— o —

7 DIM.	vl. b	Septuagesime. Sol. de la Purification. Bénéd. des cierges (vl.)
	(a)	Messe de la Purif. (b.) <i>Kyr.</i> 2 <i>cl.</i> Cierges allumés à l'Evang. et depuis la Consécration jusqu'à la Comm. II. Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Romuald (II Vêp.)
8 Lundi	b	S. Jean de Matha, confesseur.
9 Mardi	r	Prière de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i>
10 Merc.	b	Ste Scholastique, vierge.
11 Jeudi	b	Apparition de la B. V. M. à Lourdes, <i>dbl. maj.</i>
12 Vend.	b	Les VII SS. Fondateurs des Servites. (11)
13 Samd.	b	Ste Geneviève, vierge. (3 janv.)

(a) Quand il y a deux couleurs, la première est pour les messes basses, et la seconde pour la messe solennelle.

## Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

8 février, Saint-Evariste. — 10, Couvent de Saint-Georges de Beauce. — 11, Couvent de Saint-Anselme. — 13, Couvent de Saint-Romuald.

### Nominations ecclésiastiques

— o —

Par décision de S. G. Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé Eng. Maurais, vicaire à Jacques-Cartier ;

“ “ Léon Gauthier, vicaire à Saint-Roch de Québec ;

“ “ F. de B. Boutin, aumônier de l'Asile Saint-Michel-Archange (section des hommes) ;

M. l'abbé A. Lamothe, assistant aumônier de l'Hôtel-Dieu de Québec.

### « Irish Indulgence »

— o —

Le *Messageur canadien du Sacré-Cœur*, de Montréal, a dernièrement qualifié de « coutume canadienne » l'habitude qu'ont les pieux Montréalais de lever leur chapeau, en témoignage de respect pour Notre-Seigneur, lorsqu'ils passent devant une église. En reproduisant l'entrefilet du *Messageur*, nous avons témoigné que la même coutume existait aussi à Québec ; ajoutant que, par exemple, nous n'avons remarqué que cet édifiant usage fût pratiqué en aucune des villes de l'étranger que nous avons visitées.

Au *Messageur* et à nous, le *Catholic Register*, de Toronto, répondait, en son numéro du 21 janvier, que cela n'est pas du tout une coutume que l'on puisse dire « canadienne » et propre à la province de Québec. Cette coutume, dit-il, elle existe dans toutes les villes, cités et campagnes de notre vaste Canada ; elle est même universellement répandue dans toutes les grandes villes des Etats-Unis.

Eh bien, tant mieux. Nous sommes ravi de savoir — bien que nous ne nous en soyons pas aperçu nous-même — qu'en un si grand nombre d'endroits on rende cet hommage extérieur et public à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans les églises catholiques.

Notre confrère torontonien ajoute que l'édifiante coutume dont il s'agit est générale en Irlande, et qu'il a même lieu de croire que c'est à la demande de l'archevêque de Dublin que le Saint-Père accorda une indulgence de 300 jours aux personnes qui la mettent en pratique ; et c'est ainsi, dit-il, qu'il

est arrivé que cette indulgence spéciale soit connue sous le nom d'« indulgence irlandaise. »

Tout cela est très bien, et nous nous en réjouissons sincèrement.

---

**Lettre adressée par Mgr Schœpfer**

ÉVÊQUE DE TARBES

AUX PRÊTRES DE BURLINGTON

A L'OCCASION DE LA MORT DE MGR MICHAUD, LEUR ÉVÊQUE

---

A peine informé par le télégraphe de la mort de S. G. Mgr Michaud, Mgr Schœpfer adressait aux prêtres de Burlington la lettre que voici :

Evêché de Tarbes.

Notre-Dame de Lourdes, le 23 décembre 1908.

Aux vénérables prêtres de la ville de Burlington.

Bien chers Messieurs,

En apprenant, à l'instant même, que Mgr Michaud, votre saint évêque, est mort presque aussitôt après avoir touché le sol de sa patrie, je me sens pressé de vous exprimer mes plus vives condoléances. Votre deuil est mon deuil, et je me trouve personnellement atteint par le coup qui vous a si cruellement frappés. Pendant les jours que le regretté défunt a passés à Lourdes, je l'ai vu assez souvent et d'assez près pour apprécier ses remarquables mérites et pour comprendre l'étendue de votre perte.

Son esprit de foi, sa tendre piété envers la Très Sainte Vierge, sa patience au milieu des tristesses et des souffrances inséparables de sa maladie, sa douceur envers l'épreuve et, comme dit notre Bossuet, envers la mort qu'il sentait prochaine, sa bonté et son affectueuse gratitude envers ceux qui le soignaient, son filial abandon entre les mains de Dieu, voilà, bien chers Messieurs, le grand et émouvant spectacle que me donnait le bien-aimé malade à chacune de mes visites quotidiennes. Plaise à Dieu que l'exemple de ces éminentes vertus ne soit pas perdu pour moi, et qu'il me soit donné de les imiter.

De cet édifiant tableau, il est deux ou trois traits qu'il m'est particulièrement doux de relever et de vous faire remarquer. D'abord son absolue et candide confiance envers Notre-Dame de Lourdes. Avant de mourir des suites de sa maladie, si telle était la volonté de Dieu, il avait voulu avoir la consolation de revenir auprès de la Grotte miraculeuse où il avait retrouvé la santé il y a dix ans, et de prier la Vierge Immaculée dans ses sanctuaires privilégiés. Maintenant, il venait lui demander deux grâces : de mourir saintement et de mourir dans sa patrie. Ces deux grâces, dont la dernière ne semblait pouvoir lui être accordée que par miracle, il les a obtenues à force d'espérer contre l'espérance. Car nul de nous, quand nous le vîmes partir, ne pensait qu'il ferait vivant la traversée de l'Atlantique.

Les deux visites qu'il put faire à la Grotte lui apportèrent le dédommagement des fatigues effrayantes auxquelles il s'était exposé pour satisfaire sa piété. Etendu sur sa couchette, dans la Grotte bénie, pendant que son regard, déjà voilé par la mort prochaine, se fixait avec amour sur l'image de la Vierge Immaculée, on voyait ses traits pâles, émaciés, s'éclairer d'une douce lumière, reflet du ciel, rayonnement de son âme toute pénétrée de vie surnaturelle.

La dernière fois qu'il vint à la Grotte, ce fut dans l'après-midi du 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Une joie bien douce lui était réservée. Les trois évêques présents à Lourdes l'attendaient. Ils prièrent avec lui et, avant que le vénéré malade ne les quittât, ils voulurent se faire photographe avec lui sous les yeux de la Vierge Immaculée. Mitre en tête et crosse à la main, ils entouraient sa couchette comme pour lui faire un rempart de leur vénération et de leur amour fraternel.

La première de ces deux visites au Rocher béni coïncida avec le Jubilé sacerdotal de Notre Saint Père le Pape. C'était le 16 novembre. Mgr Michaud marqua le très vif désir d'assister à la messe que, ce jour-là, je célébrais à l'autel de la Grotte en union de prières et de piété filiale avec tous les enfants de l'Eglise catholique et du Pape. Le vénéré prélat était heureux de pouvoir, même au péril de sa vie, donner une preuve éclatante de son tendre attachement au Vicaire de Jésus-

Christ. Malade, il était allé à Rome pour voir Pierre ; mourant, il était heureux de prier pour lui aux pieds de la Vierge Immaculée.

Au culte affectueux, à la dévotion envers le Saint-Siège, se joignait, comme troisième caractère distinctif de cette belle physionomie épiscopale, une tendresse toute paternelle pour sa famille diocésaine. Vous étiez tous présents à son cœur, vous, mes bien chers Messieurs, et tous les fidèles de Burlington. A chacune de mes visites, avant de me mettre à genoux près de son lit pour réciter avec lui une partie du chapelet, j'étais assuré de lui donner une grande joie en évoquant votre souvenir et en vous faisant pour ainsi dire paraître devant ses yeux. Il aimait à prier pour vous et à offrir le sacrifice de sa vie pour vous. Cette oblation, acte suprême de son amour paternel, il l'accomplit avec une générosité particulièrement touchante le jour où je lui administrai les derniers sacrements. Sentant que la vie lui échappait, il lui était doux d'accepter la mort comme un sacrifice qui devait appeler sur vous l'abondance des bénédictions divines.

Il fut bon Pasteur jusqu'à la fin, et j'ose le dire sans crainte de me tromper, après ce que j'ai vu de mes yeux : son dernier soupir aura été un acte de charité pour Dieu et pour les enfants de sa famille diocésaine.

Il vous sera sans doute agréable d'apprendre que cette famille tant aimée du vénéré défunt était dignement représentée auprès de son lit de souffrance. J'éprouve moi-même une vive satisfaction de rendre hommage aux dévoûments qui se sont prodigués en votre nom et qui ont fait honneur au diocèse de Burlington. Je veux parler de M. l'abbé Plamondon, curé de Saint-Antoine, et de M. le docteur Schae.

Au risque de blesser leur modestie, mais avec la certitude de faire grandement plaisir à tous les catholiques de Vermont et des Etats-Unis, je dois proclamer bien haut que ce digne prêtre et cet aimable médecin ont fait mon admiration et mon envie. Avec la générosité et la simplicité de belles âmes qui s'oublient jusqu'à s'ignorer, ces messieurs, en qui s'unissaient la science et la piété, semblaient n'avoir d'autre intérêt en ce monde que de se dépenser au service du vénéré malade, à qui ils s'étaient dévoués et comme consacrés. Durant plusieurs

semaines, ils furent seuls à le soigner, de jour et de nuit, se relayant tour à tour au poste que leur assignait la piété filiale. Ils ne le quittaient que pour prendre un rapide repos ou pour aller à la Grotte prier en son nom et à ses intentions.

Les prêtres et les fidèles de Burlington peuvent être fiers de M. l'abbé Plamondon et de M. le docteur Schae ; ils ne leur seront jamais assez reconnaissants.

Je n'ai pas besoin, au terme de cette longue lettre, de vous dire, chers et vénérés Messieurs, que je prierai pour Mgr Michaud, après sa mort comme je l'ai fait dans les derniers jours de sa vie. Du fond du cœur, je m'associe à vos prières, comme je partage votre deuil.

Que la Vierge Immaculée nous obtienne à tous de mourir un jour saintement, comme est mort Mgr Michaud, de douce et glorieuse mémoire.

Priez pour moi qui vous bénis au nom de Notre-Dame de Lourdes.

† Fr. XAVIER,  
Evêque de Tarbes.

---

### Les châtimens célestes

---

N'est-ce pas la Sicile qui a envoyé au Parlement italien des députés qui chantaient l'hymne à Satan et votaient contre la Papauté ? N'est-ce pas en Sicile que l'image du Sacré-Cœur fut promenée dans une procession sacrilège, avec une inscription blasphématoire et infamante ? Messine et Reggio n'étaient-elles pas des antres maçonniques, où s'élaboraient les plans infernaux des loges contre l'Eglise ?

Enfin, ces villes, aujourd'hui disparues, ne s'affirmaient-elles pas comme des centres de rendez-vous pour le plaisir, où le culte de l'impudique Vénus tendait à remplacer celui de la Vierge Marie ?

On dira : Mais bien d'autres villes ont ce triste privilège. C'était aussi celui de Saint-Pierre, à la Maronique, et de San-Francisco, aux Etats-Unis. Saint-Pierre et San-Francisco ont sombré comme Sodome et Gomorrhe, comme Babylone et

Ninive, comme Memphis et Carthage, comme Capharnaïm et Samarie.

On dira encore : Mais ce sont les innocents qui payent pour les coupables ! Ces petits enfants qui ont péri dans la nuit tragique n'avaient pas de dettes envers la justice divine. Je réponds : Ces petits innocents ont passé de cette vie au séjour du bonheur ; ils ne sont pas malheureux. Il en est de même de beaucoup de victimes qui étaient en état de grâce et de certains pécheurs qui ont eu le temps de se repentir. Le châtiement vise moins les personnes que les villes et les lieux. Les fautes des coupables peuvent être expiées ou châtiées après leur trépas. Il n'y a pas une autre vie pour les villes, les provinces, les nations, les peuples, et la justice divine exige d'eux la peine de leurs crimes. Ces catastrophes sont donc des punitions pour les uns et des avertissements pour les autres.

On trouve jusque dans les coups de la colère de Dieu les preuves de sa miséricorde. Que d'actes de charité, de repentir, de conversion suivent la catastrophe ! N'est-il pas héroïque, cet archevêque de Messine, qui est en adoration au moment où le tremblement de terre renverse son palais, qui demeure deux jours enfermé dans sa chapelle, dont toutes les issues sont obstruées, et qui, à peine délivré, parcourt les ruines en bénissant les maisons et s'applique à sauver d'autres malheureux ?

(Revue mariale, Lyon.)

---

## UNE FÉDÉRATION A QUÉBEC

---

Pour la première fois, à Québec, nous voyons toutes les associations catholiques de la ville s'unir pour l'exécution d'une idée commune : celle de la prochaine création d'un nouveau Patronage Saint-Vincent de Paul, destiné à s'occuper des enfants pauvres de Saint-Sauveur et de Saint-Malo.

Cet effort d'ensemble de nos sociétés catholiques de Québec nous paraît être un événement d'un si grand intérêt, que nous croyons devoir reproduire ici des extraits considérables du compte rendu, publié par les journaux quotidiens, de la première réunion des représentants de ces diverses associations.

---

## Le Patronage Laval

— o —

### FORMATION D'UN COMITÉ SPÉCIAL

Le 29 janvier dernier, a eu lieu, à l'Archevêché, la première réunion des représentants des sociétés catholiques de Québec, dans le but de venir en aide à l'œuvre du Patronage Laval.

A part S. G. Mgr Roy, Mgr Têtu, le R. P. Nunesvais, le R. P. Valiquette et M. le curé Bouffard, qui honoraient l'assemblée de leur présence, les représentants suivants des sociétés catholiques avaient répondu à l'appel du Conseil particulier :

M. C.-J. Magnan, président du Conseil particulier ; M. J.-Elie Martineau, de l'Union Saint-Joseph, Saint-Roch ; le Dr. Gosselin, de l'Alliance nationale, cercle Saint-Sauveur ; M. J.-D.-O. Picard, des Artisans canadiens-français, succursale de Québec ; M. L.-P. Garneau, des Artisans canadiens-français, succursale Saint-Sauveur ; le Dr Bédard, des Artisans canadiens-français, Saint-Jean-Baptiste ; M. L.-A. Suzor, de l'Union Saint-Joseph, Conseil 29 ; M. P.-M. Cotter, des Chevaliers de Colomb ; M. C.-Auguste Labrecque, de la Congrégation des Jeunes Gens de la Haute-Ville ; M. J.-A. Mercier, de la C. M. B. A., Cour No 5 ; M. Jos. Picard, des Artisans canadiens-français, succursale de Québec ; M. Chs Desjardins, de la Caisse des Familles ; M. J.-H. Chouinard, représentant les Artisans canadiens-français de Jacques-Cartier et l'Union chorale Palestrina ; M. Luc Pelletier, de la Société bienveillante de Saint-Roch ; M. Maurice Dupré, représentant l'Union régionale des membres de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française ; M. J.-A. Paradis, de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Sauveur ; M. C. Mailly, président du Conseil du district de l'Union Saint-Joseph du Canada ; M. le notaire Ls Savard, des Chasseurs Salaberry ; et MM. Marcel Chabot, avocat, D. Talbot, Jos. Huard, Louis Marchand, Alfred Lamontagne et Ernest Mercier.

M. C.-J. Magnan, président du Conseil particulier ouvrit la séance. On a projeté d'établir un Patronage à Saint-Sauveur. Les sociétés catholiques de Québec ont été invitées à aider à cette œuvre au moyen de soirées ou de souscriptions prélevées chez leurs membres. Le but de la présente réunion est de



former un comité qui aura pour mission de donner de la cohésion aux efforts des diverses sociétés catholiques de la ville.

Sur proposition de M. Magnan, Mgr Roy est alors choisi comme président honoraire du comité, et M. C.-N. Hamel comme vice-président honoraire. M. C.-J. Magnan est élu président actif, sur proposition du R. P. Nunesvais. Puis il est proposé par M. le Dr J. Gosselin, appuyé par M. L.-P. Garneau, et résolu : « Que M. le chevalier J.-E. Martineau soit nommé vice-président ; que Mgr Têtu soit nommé trésorier ; que M. Ernest Mercier soit nommé secrétaire. »

Il est entendu que tous les présidents de section des sociétés catholiques feront partie du comité ; ils pourront se faire représenter par un délégué.

M. Magnan énumère les ressources sur lesquelles le comité peut compter. La construction du Patronage coûtera certainement \$ 30,000. Pour ce qui est des revenus annuels nécessaires au soutien de l'œuvre, la somme de \$ 800. 00 lui est déjà assurée. Le capital pourra être facilement emprunté, mais il faudrait faire un grand effort, dès ce printemps, et recueillir la somme de \$ 10,000 au moins, pour que l'emprunt projeté soit moins élevé.

S. G. Mgr Roy fait remarquer qu'il faut déterminer tout d'abord quelles sont les personnes qui devront faire partie du comité. Quelques sociétés devraient être représentées, ce soir, qui ne le sont pas, par exemple les Fraternités du Tiers-Ordre, les Congrégations de la Sainte-Vierge, etc. Il faudra donc que toutes les sociétés catholiques soient représentées dans le comité.

Mgr Roy et M. Magnan demandent que les sociétés catholiques déploient le meilleur de leur énergie, surtout le printemps prochain, pour prélever des souscriptions chez leurs membres.

Il est décidé qu'un avis spécial sera envoyé, lors des réunions subséquentes, au président de chacune des sections des sociétés catholiques de Québec.

Puis le comité s'ajourne au mercredi de la deuxième semaine, savoir le 10 de ce mois. Cette prochaine réunion devra se tenir au Patronage à 8 heures du soir.

### Le Modernisme

— o —

M. le chanoine Gaudeau, à l'occasion du jubilé sacerdotal du Souverain Pontife, a prononcé, à Saint-Sulpice de Paris, un discours où il a retracé avec une éloquence saisissante la vie du Pape avant et après l'ascension au Pontificat suprême.

Nous voulons en citer un passage relatif à la lutte contre le modernisme :

« En réalité, vous le savez, rien de moins moderne ni de plus vieillot que le modernisme.

« Catholiques, vous croyez à l'Eglise réellement divine ; — chrétiens, vous croyez à la divinité réelle de Jésus-Christ ; — hommes religieux, vous croyez en un Dieu réel, créateur et fin dernière ; — hommes simplement raisonnables, vous croyez à la vérité.

« Le modernisme, c'est la négation de tout cela.

« Comme le protestantisme, le modernisme nie l'autorité divine de l'Eglise : l'Eglise est purement humaine.

« Comme le rationalisme, le modernisme nie la divinité réelle de Jésus-Christ : Jésus-Christ n'est qu'un homme.

« Comme le panthéisme et l'athéisme, le modernisme nie l'existence réelle d'un Dieu distinct du monde.

« Comme le scepticisme, le modernisme refuse à la raison humaine le pouvoir de connaître réellement aucune vérité.

« Logiquement c'est l'abîme sans fond, provocateur de désespoir, du doute absolu.

« Mais le modernisme, et c'est là son unique nouveauté, prétendait, en niant tout cela, garder toute l'apparence, toute la façade, toutes les formules du catholicisme. »

### Le « Métier de Saint »

— o —

Un pauvre portefaix de Rome, qui n'allait pas souvent à l'église, s'y trouvait, par exception, le jour de la Toussaint.

Sa mère étant morte dans l'année, il avait voulu dire un *Requiescat in pace* pour celle qui l'avait aimé si tendrement.

La chère femme avait bien élevé son petit garçon ; il avait su ses prières, fréquenté l'école et fait sa première communion.

Mais tout cela était bien vieux ; l'enfant, devenu robuste

gaillard, avait oublié la religion, le catéchisme, les leçons de l'école; il était devenu ouvrier portefaix.

Il maniait, transportait de lourdes charges pour quelques pièces de monnaie, et dépensait souvent le soir, à la taverne, le gain de la journée.

Il n'alla pas à la taverne le jour de la Toussaint, il se rendit à l'église, dans un coin, contre un pilier; il chercha même à retrouver dans sa tête les prières que sa mère lui avait apprises au temps passé.

Quelques mots revinrent, mais sans suite et sans ordre; il les prononça à la manière des enfants qui en passent la moitié dans la récitation du *Confiteor* ou du *Credo*. Mais l'intention était droite, et Dieu comprit le langage de son cœur.

Bientôt le prédicateur monta en chaire et se mit à parler sur la fête du jour.

Le prédicateur était saint Philippe de Néri; il parla de la nécessité d'acquérir la sainteté et répéta bien dix fois que, pour mourir dans la sainteté, il fallait vivre dans la sainteté.

Notre pauvre portefaix, dans son coin, fut tout abasourdi; les mots: « *Vivre dans la sainteté, mourir dans la sainteté* », lui restèrent dans la mémoire; cette sorte de refrain l'avait saisi.

Il sortit le dernier de l'église; il entendait toujours et répétait intérieurement la même parole: « Il faut vivre dans la sainteté, il faut mourir dans la sainteté. » Cette formule lui revenait sur la place, dans ses rêves et jusque sur les bancs de la taverne.

« Après tout, se dit-il, pourquoi ne pas apprendre le métier? Je ne puis guère tomber plus mal, il vaudra toujours bien mon métier de portefaix; devenons un saint! »

Le manœuvre se met en route pour aller trouver son prédicateur.

Rome ne parlait que de ce grand serviteur de Dieu: tout le monde le connaissait, même les portefaix; on l'appelait le saint.

Notre homme va sonner au couvent de l'Oratoire.

—Je voudrais voir le saint, pour qu'il m'apprenne le métier.

On le conduit à saint Philippe de Néri, et, dès qu'il l'aperçoit:

— Bonjour, mon saint, je viens pour être saint.

— On vous a trompé, mon ami ; je ne suis pas encore un saint, mais un pauvre pécheur.

— Vous n'êtes donc pas le signor Philippe de Néri ?

— Maintenant, vous dites la vérité, je m'appelle Philippe de Néri.

— Alors, vous êtes mon saint ; enseignez-moi le métier ; que faut-il que je fasse pour être saint ?

Saint Philippe de Néri se recueillit un instant et consulta le Seigneur ; puis, jetant un regard plein de bonté et d'attendrissement sur cette nature simple, inculte et droite, que la Providence lui envoyait :

— Mon ami, lui dit-il, savez-vous lire ?

— Mon saint, je crois bien que oui . . . Autrefois, les moines me faisaient lire les Evangiles . . . , et je regardais des images et des prières dans le livre de ma mère . . . , c'est sûr ; mais c'est joliment vieux.

Saint Philippe de Néri alla chercher dans sa bibliothèque un Nouveau-Testament, il l'ouvrit et le présenta au portefaix.

— Mon ami, vous lirez seulement ces quatre versets, mais bien posément, et vous viendrez me trouver dans huit jours.

— Lire seulement ces quatre versets pour être un saint ! mais c'est une plaisanterie !

— Non, mon ami, c'est très sérieux ; mais vous les lirez avec grande attention, et aussi les petites explications qui les accompagnent, et vous vous appliquerez à faire ce qu'ils disent.

— Mon saint, je vous le promets, et je reviendrai dans huit jours ; au revoir, mon saint.

Et le voilà reparti avec le Nouveau-Testament.

Il avait été troupier. Il disait : mon saint, comme les soldats disent : mon caporal.

— Bonjour, mon ami, vous avez bien lu vos quatre versets ?

— Les quatre versets ! . . . les quatre versets ! . . . Le plus difficile n'est pas de les lire !

— Comment cela ?

— Les voici, vos quatre versets : Vous prierez Dieu . . . , vous ne jurerez pas . . . vous ne vous enivrerez pas . . . , et le reste Vous croyez que c'est facile à faire ?

— Et pourtant, vous l'avez fait ?

— Oui, je l'ai fait, mais il fallait se tenir rudement.

— Eh bien, mon ami, vous êtes sur le chemin de la sainteté ; du courage, vous arriverez ; mais vous devez encore apprendre et mettre en pratique quatre ou cinq versets.

On causa quelques instants. Saint Philippe s'abandonnait à l'espérance. Les réparties naïves et loyales de l'ouvrier présageaient le plus heureux succès.

Le moment du départ arrivé, le disciple reçoit ses quatre versets, souhaite le bonjour à son saint et promet de revenir dans huit jours.

Les huit jours se passent et le manœuvre ne revient pas.

Saint Philippe s'inquiète et prie pour son ami.

Huit jours, quinze jours s'écoulaient et rien n'arrivait.

Saint Philippe était désolé et n'espérait plus guère. « Le cher homme, disait-il, a pourtant bien commencé, mais il se sera découragé et, sans doute, il aura jeté aux oubliettes la leçon des quatre versets. »

Tandis que saint Philippe de Néri faisait ces tristes réflexions, on entendit les pas lourds et bien marqués d'un homme qui s'avavançait dans le corridor et, presque aussitôt, on frappait à sa cellule.

— C'est lui, s'écrie le saint, en courant à la porte pour ouvrir.

C'était lui, en effet, mais dans quelle lamentable situation !

Le pauvre portefaix s'appuyait sur un bâton. Une espèce de cravate lui passait sous le menton pour aller se nouer au sommet de la tête. Les joues étaient couvertes de blessures à demi cicatrisées. Le nez était encore sillonné de deux ou trois raies bleuâtres qui cherchaient à guérir. Le front portait de larges traces de meurtrissures.

— Que vous est-il arrivé, mon cher ami, et qui peut vous avoir ainsi traité ?

— C'est bien un peu vous ! C'est vous, mon saint ! Vous allez voir, c'est bien simple.

Je m'en allais avec ma hotte, sur la route d'Albano, porter des commissions. Je rencontre un carrosse à deux chevaux. A la vue de ma hotte et de mes commissions, les bêtes prennent peur, se redressent, se cabrent, se jettent dans le fossé et renversent la voiture. Le jeune signor qui les conduisait se dépêtre comme il peut de son équipage, s'élançe sur moi, me

roule dans la boue, me frappe sur la tête au moins dix minutes. Ah ! mon saint, si j'avais voulu, j'aurais pu broyer ce beau signor, je l'aurais lancé sur ses bêtes ou sur son char culbuté ; voyez mes bras . . . Est-ce que c'est ma faute si ma hotte a fait peur à ses chevaux ? C'est mon gagne-pain. Oui, mon saint, je l'aurais broyé ! . . . Mais je venais de lire mes quatre versets, qui disaient : « Ne rendez pas le mal pour le mal ; faites du bien à ceux qui vous persécutent ; quand on vous frappe sur la joue droite, présentez encore la joue gauche. » Je n'ai pas eu besoin de les présenter, il les a bien trouvées toutes les deux. Je n'ai rien dit. Je me suis ramassé quand il est parti. Est-ce comme cela qu'il fallait faire, mon saint ? Il y a quinze jours que je suis à l'hôpital. Je l'ai quitté ce matin. »

Saint Philippe, ému jusqu'aux larmes, pressa le portefaix sur son cœur, et embrassa à plusieurs reprises cette figure couverte de cicatrices rougeâtres.

Ces deux hommes ne se séparèrent plus.

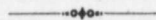
Le saint proposa à l'énergique ouvrier de se faire religieux et de rester avec lui.

Le brave homme tomba à genoux et se mit à pleurer ; il n'aurait jamais cru qu'on pût lui faire une telle proposition.

Il devint un frère convers de la plus parfaite éducation. C'était un modèle d'humilité, de prière et d'obéissance.

Il avait voulu devenir un saint, il tint parole au bon Dieu.

Au bout de vingt ans de religion, il mourait, plein de jours et de bonnes œuvres, en odeur de sainteté.



### Bibliographie



—LE GRAND DEVOIR DE LA PRIÈRE ENSEIGNÉ AUX ENFANTS DU CATÉCHISME, par l'abbé J. Millot, vicaire général d'Oran. In-32, cadres rouges. 1 fr. 50.—P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6<sup>e</sup>).

Apprendre à une âme à bien prier, c'est la mettre sur le chemin du Paradis. Monsieur l'abbé Millot a voulu exercer cet apostolat auprès des enfants, et il a composé pour eux un petit livre dans lequel il leur expose toute la doctrine sur la

Prière. Les comparaisons ingénieuses et les exemples qui remplissent ces pages feront pénétrer plus facilement la vérité dans l'esprit de ses jeunes lecteurs. Cet ouvrage fournira aux catéchistes et aux maîtres chrétiens la matière d'utiles et intéressantes lectures; et nous croyons que les prêtres le consulteront avec fruit pour la préparation de leurs prêches du dimanche.

— DIEU ET SCIENCE, par J. DE LA PERRIÈRE, 2 vol. in-16, de XII-314 pp. et 369 pp. Prix, 7 fr. Lyon-Paris: *Librairie Emmanuel Vitte*.

« Ce livre aspire à dépeindre la mentalité d'un homme de foi, à montrer qu'elle n'a rien à répudier du progrès des sciences, qu'au contraire tout fait scientifique que rapproche de Dieu, parce que Dieu étant la vérité, toute vérité mène nécessairement à Lui. »

Cette trop modeste préface de l'auteur et le titre qu'il a donné à son ouvrage laisseraient supposer que les questions traitées en ces deux petits volumes sont limitées aux seuls rapports entre la croyance spiritualiste et la science. Mais M. de la Perrière n'a pas voulu exclure les questions philosophiques ou historiques connexes. Aussi, sans qu'il en ait eu la prétention, son ouvrage forme-t-il un véritable traité d'apologétique.

Dans une première partie, l'auteur montre que tous les éléments du monde matériel, intellectuel ou moral, supposent l'existence d'un Être nécessaire et souverain, auteur et créateur de tout, en un mot: Dieu. Les matérialistes ont prétendu que l'étude des divers éléments qui composent l'Univers, loin de démontrer l'existence de Dieu, oblige tout esprit impartial à le nier. L'auteur a voulu reprendre pour sa part cette étude; il nous en donne ici les résultats et aussi les moyens de la refaire pour nous-mêmes. Sur la matière, l'Univers, la Vie, l'Intelligence, la Raison, l'Instinct, la Société, il s'est posé cette triple question: que sont-ils? d'où viennent-ils? où vont-ils? Leur existence comme leur origine et leur fin lui ont révélé Dieu. En particulier sur le grave problème de l'origine des formes variées de la vie et de l'origine de l'homme, tous seront obligés de reconnaître la compétence indiscutable de l'auteur et la solidité de ses conclusions. — La 2me partie de l'ouvrage a pour titre: « Les miracles qui prouvent Dieu his-

toriquement. » Le seul énoncé des différents chapitres montrera quelle est son importance : 1° Jésus-Christ, son existence, sa vie, sa divinité ; 2° la créance en Jésus-Christ ; 3° la survie de Jésus-Christ dans son Église à travers les siècles ; 4° les grands miracles historiques ; 5° les thaumaturges.

Il est impossible de donner en quelques lignes une idée complète de ce beau travail. L'auteur n'a voulu omettre aucun point capable de rester ou de devenir une objection pour un homme intelligent et loyal. Les connaissances spéciales de M. de la Perrière dans l'ordre scientifique le préparaient à merveille à cette tâche, et il a su admirablement, en un très petit nombre de pages, faire participer ses lecteurs à ses longues recherches personnelles et à son immense culture générale. Les spécialistes eux-mêmes pourront trouver dans cet ouvrage des informations neuves et utiles, et tous les esprits préoccupés des questions religieuses des points de vue nouveaux pour la défense du catholicisme.

— FIORETTI ; LES PETITES FLEURS DE LA VIE DU PETIT PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST, SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. Traduction, Introduction et Notes d'ARNOLD GOFFIN. 1 vol. in-16 (Collection *Science et Religion*, nos 516 517). Prix : 1 fr. 20. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe). En vente chez tous les libraires.

La critique hagiographique n'accorde en général aux « Fioretti » qu'une médiocre importance, et certains des historiens franciscains les ont traités avec un profond dédain. Evidemment, il ne faut pas chercher dans ces pages l'authenticité littérale des faits. L'inexactitude est dans le détail, la vérité dans l'ensemble. L'extase, le ravissement y sont coutumiers ; le miracle, naturel et normal. Les héros de ces histoires charmantes sont, non point des hommes, mais des âmes, ailées, légères, impondérables, à moitié affranchies des lois de la terre qu'elles ont cessé de regarder pour se tourner vers l'au-delà où déjà elles vivent presque et respirent. Ainsi s'explique la popularité des « Fioretti ». On aimera à relire ce texte incomparable dans la traduction élégante de M. Goffin. Cette édition, fort joliment présentée, contribuera à répandre un des textes les plus précieux de la littérature hagiographique.